

François Migeot, *Au fil de la chute*, L'Atelier du Grand Tétras, 2022, 152 pages, 20 €
De grand format, 162 x 222 cm, lesté d'illustrations de Bern Wery, dont la moitié en couleur, ce recueil de douze nouvelles « se risque au voyage à coup d'encre et de verbe », comme le suggère le prélude en vers. Le titre est polyphonique à souhait. Un précédent titre fourbissait ses poèmes selon le « fil des falaises » en écho à l'*Enterrement à Ornans* de Courbet, en 2019. Quelle chute évoque celui-ci ? Croche-pied, cascade ou Niagara ? Vivre s'avère-t-il le contraire d'une assumption ? Enfin, le sous-titre, Voix, est justifié. La parole est en effet donnée à différents personnages, dont trois femmes, un adolescent, un poète-philosophe, mais aussi les dieux, sans oublier en dernier ressort La Postérité. Comme pour un grand vin, la réussite du recueil tient dans les facultés d'assemblages. Le registre noble se frotte à une oralité de divers milieux, qui ne chasse pas tous les clichés, forcément – quel peuple est sans défaut ? Le choc en tout cas produit une ironie roborative. Migeot connaît le monde et son monde est sans pitié.

Il persifle sur celui des poètes d'aujourd'hui, comme ceux de toujours. Les deux premières nouvelles convoquent la présence d'Orphée. Les dieux Grecs veillent avec humour, « Eurydice scotchée à son écran ». Orphée offre une prose « toute mouillée des larmes du Styx, un vrai torchon » ; il n'est pas exempt « d'un ton de pédagogue pénétré ». Migeot, écrivais-je, connaît son monde : « On n'élude pas le dedans. C'est en lui que le monde résonne. » Mais à cette pensée de la page 29 va répondre cette autre, page 142 : « rien ne prouve que le divertissement soit moins souhaitable que la lucidité ». Les meilleurs livres empruntent beaucoup au sablier. La troisième nouvelle, 'Sosie fan tutti', est une merveille. Le sosie permet de faire jouer deux rôles à un même personnage. Il est question de doubles qui se dédoublent, de renversement de situation. C'est vif, c'est caustique, à propos des statuts, des croisières, le grand regard se résumant en filigrane à « ces lèvres d'écume qui s'entrouvrent pour chuchoter obstinément notre inanité ».

Parmi d'autres réussites, 'Les Oranges' donne la parole à une française perdue aux abords de la Médina. Comment va-t-elle échapper au viol qui la guette de toutes parts ? L'auteur donne à suivre son angoisse intérieure, tout ce qu'elle fait, plus encore tout ce qu'elle pense, tandis qu'elle n'est pas comme ses consœurs autochtones « momifiée jusqu'aux narines ». Pour accompagner cette respiration coupée, l'auteur réalise l'exploit d'une phrase de six pages, mais qui se lit sans peine car elle reste subdivisée en paragraphes. Le bahut, la classe, où un élève n'arrive pas à décrocher les bons résultats que ses parents attendent, font l'objet d'une analyse de l'angoisse de l'intérieur, une fois de plus, par l'exclu. C'est juste, émouvant, terrible à l'image du dénouement. L'hôpital, l'Ephad suscitent des regards puissants. « On vous empaille et vous voilà bon à faire de la figuration sur un fauteuil. » Même les agonisants ne sont pas dupes des « bonimensonges » de leur entourage.

Migeot détourne Le Flore pour, parole de garçon de café, mieux en massacrer la faune. À quel prix se faire remarquer ou au moins se faire prendre en remorque ? « Ils avaient tous des anneaux et ces crochets pendus aux narines et aux sourcils, et des tatouages sur crâne rasé, car le talent aime les tables rases. » Les transgéniques ? « ... musique rasta, démarche salsa tendance bio, les pieds nus dans des nu-pieds pour ne pas perdre le contact avec la terre »... La poésie moderne et ses fétiches ne sont pas en reste : « le sens comme in-sensé révélé par la forme comme in-formel » et l'In-signifiante publiée « chez ce célèbre vermicellier reconverti au mécénat poétique, All Dante », sans oublier les « Artcontentpourriens », côté pinceaux et pipeaux, Duchamp comme il se doit conchié.

Les deux dernières nouvelles interrogent la postérité par le truchement d'une évocation de Ludovic Janvier. La dernière pousse la dérision à son comble. Migeot s'y révèle encore féroce et tendre à la fois. Connaîtra-t-il « une revanche dans l'au-delà » ? Il est de ceux qui ne s'en laissent pas conter. Il laisse loin derrière lui les fats qu'il crucifie. C'est un grand bonheur de le suivre au fil des pages, dans son grand recueil.

Pierre Perrin, 14 novembre 2022